



Benoît Brière. Photo : Michel Pilon

PORTRAIT DE BENOÎT BRIÈRE

Diplômé de l'École Nationale de théâtre du Canada en 1991, Benoît Brière est fort connu du public tant il a travaillé depuis au cinéma, à la télévision et au théâtre. On l'aura vu dans *Magique* de Philippe Muyl, *L'Âge des ténèbres* de Denys Arcand, *La Grande Séduction* de Jean-François Pouliot, *Un homme et son péché* de Charles Binamé, et aussi dans *Le Négociateur III*, *Le Plateau*, *Gypsies*, *Juliette Pomerleau*, *Cher Olivier*, *René Lévesque*, pour ne mentionner que ces films, émissions et séries. Et on le verra bientôt dans le film *Oscar et la dame en rose* d'Éric-Emmanuel Schmitt ainsi que dans les rôles de Wilfrid Laurier, dans *André Mathieu, le dernier des romantiques* réalisé par Luc Dionne, et du coroner Boutet dans la nouvelle télésérie d'Alain Desrochers, *Musée Eden*.

Au théâtre, on le retrouve souvent chez les comiques comme Molière (*Dom Juan*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Le Misanthrope*), Goldoni (*La Locandiera*), Beaumarchais (*Le Barbier de Séville*) ou Feydeau (*L'Hôtel du libre-échange*) mais également chez des auteurs dramatiques comme Michel Tremblay (*Hosanna*), Marcel Dubé (*Bousille et les justes*) ou Serge Boucher (*Là*). Il passe ainsi d'une époque à une autre, d'un genre à un autre, d'une langue à une autre avec le même talent.

Son travail a été récompensé à plusieurs reprises. En effet, il a reçu le Prix Gascon-Roux pour le rôle de Sganarelle dans *Don Juan*, monté par Lorraine Pintal et présenté tour à tour, en anglais, au Festival de Stratford (été 2006) et, en français, sur la scène du TNM (hiver 2007); deux Masques : en 1994, pour le rôle de soutien dans *La Locandiera* et en 2002 pour sa participation au *Dom Juan* de Martine Beaulne. Benoît Brière a aussi remporté trois prix Géméaux.

S'il signe pour la première fois une mise en scène au Théâtre du Nouveau Monde, il a déjà goûté à ce nouveau « rôle » en travaillant avec l'Atelier d'opéra de l'Université de Montréal qui a présenté *Les Noces de Figaro* en 2005 et, en 2009, *Don Giovanni...* retrouvant là des personnages qu'il connaissait bien!

Finalement, soulignons que Benoît Brière est actuellement directeur artistique du Théâtre de Terrebonne, où il a monté *Silence en coulisses* de l'auteur britannique Michael Frayn.

Hier, aujourd'hui, du pareil au même

BENOÎT BRIÈRE

parle de Molière et du *Bourgeois gentilhomme*

Vous montez *Le Bourgeois gentilhomme* au TNM, qu'on appelle affectueusement la maison de Molière, la tradition d'y jouer régulièrement cet auteur étant fort bien implantée. La pièce y a déjà été présentée, d'abord en 1967 avec Georges Groulx, puis en 1989 avec André Montmorency. Vous revisitez donc cette comédie, on serait tenté de vous demander pourquoi. J'ai voulu monter *Le Bourgeois gentilhomme* d'abord parce que c'est une excellente comédie-ballet où le comédien, le metteur en scène et le public sont assurés de trouver du plaisir. Mais aussi parce que cette pièce m'est apparue très moderne, compte tenu que l'arrivisme, son thème central, est un phénomène fort présent aujourd'hui. Actuellement, il y a des gens d'affaires — à l'agenda très chargé — qui embauchent des personnes pour les mettre au courant de ce qui se passe en ville. Déjà, on savait que de tels « guides culturels » pouvaient identifier des expositions, des films, des pièces à voir; or, maintenant, ça va encore plus loin. Ils mettent carrément leurs mots dans la bouche de ces bourgeois modernes : vous avez vu telle exposition, préféré telle toile pour telle raison, les critiques en ont pensé telle chose... L'unique but de ces « leçons » étant de fournir aux gens pressés de quoi faire la conversation en société. Il faut bien avoir quelque chose à dire lors des cocktails! Ces gens, qui doivent entretenir « une cour », sont prêts à payer cher cette culture sur mesure pour éviter d'avoir l'air fou, exactement comme notre bourgeois! Monsieur Jourdain veut être capable d'entretenir une conversation, certes pour séduire Dorimène, mais surtout pour monter en société.

À côté du bourgeois qui veut paraître autre que ce qu'il est, il y a ce noble, Dorante, qui, tout noble qu'il soit dans les manières, ne l'est pas du tout dans l'attitude. Il est fourbe; il vole Monsieur Jourdain, se sert de lui. Ainsi Molière joue-t-il sur les deux tableaux : il caricature le bourgeois qui imite le noble, mais dénonce le noble sans scrupule. Donnez-vous la faveur à l'un ou à l'autre? Non, je ne prends pas partie. Je ne veux pas faire le travail du public! Devant cette pièce, on comprend que les



nobles sont sans le sou, qu'ils n'ont pas le choix de s'acoquiner avec les bourgeois plus fortunés. Mais on comprend aussi que doit se développer une relation donnant-donnant, car les bourgeois aussi sont en demande. Ils sont en quête de ce qu'ils n'ont pas : la culture ! On se dit alors qu'il faut mettre sur scène un personnage naïf, à qui on va fournir les éléments pour se planter et dont on va facilement rire. Mais, selon moi, c'est un peu amer. Et ce n'est pas tout ! En effet, je m'interroge aussi sur les maîtres qui s'amènent chez Monsieur Jourdain. On a tendance à les voir comme de véritables maîtres qui vont trouver le bourgeois un peu con tout en faisant ce qu'il leur demande. Mais est-ce que ce sont vraiment de « grands maîtres » ?

Ainsi personne ne trouverait grâce aux yeux de Molière ? Ces « maîtres » — à jouer, à danser, à penser — sont aussi sujets à critique : alors qu'ils tentent d'imposer leur manière de voir et de faire à Monsieur Jourdain, qui ne cherche qu'à calquer la culture des gentilshommes, les maîtres se montrent flatteurs et insolents à la fois et ils adoptent des comportements contradictoires. Ils sont peut-être médiocres ! Comme si le patron, cherchant quelqu'un qui lui donnera le maximum d'information dans un minimum de temps, et qui ne coûte pas trop cher, avait trouvé leurs noms dans les pages jaunes ! Selon moi, ces maîtres ne sont sûrement pas les meilleurs de leur domaine. En effet, Molière n'épargne personne !

Comment traiter de cette envie de Monsieur Jourdain d'apprendre les manières d'un gentilhomme ? On peut la ridiculiser, mais on peut aussi, sous certains aspects, la trouver légitime... on peut montrer un Jourdain « parvenu », un snob qui n'en a que pour l'apparence, ou un Jourdain désireux de s'élever au dessus de sa condition. Son désir est légitime. Mais les moyens d'y arriver sont discutables. Il est attiré par ce que les autres considèrent beau, pas par le beau en soi. Et, surtout, il veut parvenir à son but vite ! Il n'y aurait pas de spectacle si le même personnage avait décidé de consacrer quelques années à étudier et à se cultiver ! Aujourd'hui, de la même manière, tout doit aller vite : on veut être cultivé, on veut devenir un artiste, sans faire d'effort... Or, on ne peut pas prétendre devenir un véritable artiste en quelques semaines de télé. On peut avoir du talent, bien sûr, mais développer un propos artistique demande du temps ; une démarche doit être nourrie par la réflexion. Les Monsieur Jourdain d'aujourd'hui veulent arriver vite à leur but. Le sujet de cette pièce est donc très moderne. Je veux montrer cela avec le plus de clarté possible sans oublier qu'on est dans la farce, donc dans l'amusement. Selon moi, une comédie doit faire disparaître le quatrième mur stanislavskien. Le personnage en scène est en droit de demander au public pourquoi il rit, de lui dire que ce qui se passe est en fait épouvantable. Chacun des maîtres est en droit de dire qu'on est en train de se moquer de la culture, qu'il essaie de vivoter tant bien que mal en prétendant enseigner ce qu'il faut dire parce que c'est ce qui est socialement acceptable. Aujourd'hui aussi, des gens de grand calibre vont accepter des contrats de ce type pour mettre un peu de beurre sur leur pain... Il y a les revendicateurs de la pureté dans l'art, mais il y en a d'autres, avec autant de talent, qui acceptent de faire de la pub pour nourrir leur famille. C'est ce microcosme que Molière met en présence. Et il ne propose pas de solution.

Le Bourgeois gentilhomme est une comédie-ballet pensée pour divertir le roi. Mais Molière y parodie la vie à la cour... jeu un peu dangereux. Il montre l'envers du décor, comment l'ennoblissement — pensons à la scène où Jourdain est fait mama-

Benoît Brière (Sganarelle) et Colm Feore (Don Juan) dans la version anglaise de *Don Juan* de Molière, mise en scène par Lorraine Pintal et présentée au Festival de Stratford, à l'été 2006. Photo : David Hou
Au TNM, c'est James Hyndman qui y tenait le rôle-titre, en janvier 2007. Photo : Yves Renaud

mouchi — est affaire de rites vides; pensons aussi à la fameuse scène du ballet à la turque alors que Louis XIV, quelques mois à peine avant la création de la pièce, a offert à l'envoyé du Grand Turc, Soliman Aga, une réception particulièrement pompeuse. On reconnaît ici Molière le fils de bourgeois qui ne renie pas sa classe et le courtisan... mais aussi un auteur qui hérite sa liberté de rire de qui il veut. Habile, non ?

Molière fait rire la cour, mais parfois d'un rire jaune. Certains aristocrates peut-être abondaient dans le même sens que lui; mais pour la majorité, l'auteur se moquait du bourgeois, alors qu'il se moquait probablement tout autant des aristocrates. En sa qualité de fou du roi, Molière se permettait de tout dire. Shakespeare, lui, quand il avait envie de critiquer l'Angleterre, plaçait son histoire ailleurs : « Il y a quelque chose de pourri au domaine du Danemark », faisait-il dire alors qu'il visait sa patrie... Molière, lui, garde tout chez lui. Il est culotté! Molière se moquait même de ses pairs. Il vivait tout simplement de son art en se faisant payer par ceux qui avaient l'argent. Il y a quelque chose de Louis XIV dans ce bourgeois. Somme toute, Jourdain a une fausse grandiloquence qui s'apparente à celle de ce roi, vivant toujours dans le clinquant, dans l'excessif. Quand on habille le bourgeois de manière loufoque, on se moque de celui qui ne mise que sur l'apparat... autant dire du roi lui-même! Bien sûr, on rit du bourgeois... Louis XIV était intelligent, capable d'autocensure et d'accepter ce qu'on lui disait. La cour voulait la censure, pas toujours Louis XIV lui-même. Quand le roi a fait interdire *Tartuffe*, Molière, qui subissait de lourdes pertes à cause de cette décision, s'est vengé avec *Dom Juan*. Il a créé un noble qui sera puni pour son inconduite, comme les censeurs le demandaient, mais il en fait un libre-penseur! Et il lui accole un paysan, joué par Molière lui-même, qui lancera : « Voilà par sa mort un chacun satisfait ». Don Juan a fait le mal : on l'a puni; les dévots n'ont rien à redire! Et Molière, en bon valet, à la fin, de réclamer ses « gages »! Il laisse entendre qu'il n'y a que lui, l'auteur, qui est perdant dans cette situation. « Vous avez eu ce que vous vouliez, maintenant payez-moi », semble-t-il dire. Il a fait taire tout le monde en fournissant une fin « politiquement correcte », mais il a quand même donné la parole à un libertin. Quelle habileté!

Il y a dans cette pièce de Molière tout un discours aussi sur l'art, son soutien, son appréciation : « la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. » (Acte I, scène 1) mais... « cet encens ne fait pas vivre; des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise; il y faut mêler du solide »... entendons de l'argent. Ces phrases tintent à nos oreilles... Tout à fait. Le message s'adresse à nos politiciens et à l'élite de notre société. Les dénominations ont changé mais la pièce s'adresse aux mêmes personnes. Tout est dans la façon de faire. Je serai le fou du roi à mon tour. Il y a une façon de critiquer les gens pour qu'ils vous en remercient... ou presque.

On y trouve aussi l'idée selon laquelle l'art adoucit les mœurs : « Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique. », dit le Maître de musique. Sans tomber dans la naïveté de croire que l'art peut sauver le monde, peut-on faire entendre ce message ? Il faut croire *pour le vrai* à la culture. C'est un message qui porte. Mais, je crois que Molière était au delà de cela. Jeune, il devait peut-être tenir un tel discours. Ensuite, il s'est posé des questions. Au moment du *Bourgeois*, il s'interrogeait sur la profondeur de cette culture. Donc, il fait aussi une critique de son propre milieu. Les maîtres sont-ils de vrais maîtres? S'ils avaient du talent, ils seraient peut-être ailleurs en train de créer... Aujourd'hui encore, il y a beaucoup de charlatans dans tous les domaines.



Benoît Brière et David Boutin dans *Dom Juan* de Molière, m.e.s. Martine Beaulne, TNM, saison 2000–2001.

Photo : Yannick Macdonald

Vous avez joué le rôle de Monsieur Jourdain dans une mise en scène de Denise Filiatrault; comment cette expérience de jeu influence-t-elle votre approche en tant que metteur en scène? Pour moi, le metteur en scène est en charge de l'idée principale mais chacun des comédiens en sait plus sur les personnages. Je ne me considère pas comme un metteur en scène. Je suis un acteur qui va faire de la mise en scène. C'est le jeu qui m'intéresse : les *nanodétails* qui vont nourrir les personnages et les relations des personnages entre eux. Je n'ai pas envie de moderniser la pièce dont la situation, à mon sens, est parfaitement d'actualité. Il n'y a pas ici de relecture. On est dans une situation nourrie par la folie. Chacun a son *sketch* dans cette série d'événements qui vont mener le bourgeois à la fin de sa journée. Cette pièce est vraiment pluridimensionnelle : elle montre des maîtres ès culture, des nobles, des bourgeois. Molière critique son milieu et il se critique lui-même; n'est-il pas ce bourgeois qui fait tout pour être admis auprès de la cour? Manifestement, tous ces personnages ne sont que profondément humains, chacun avec ses travers et ses faiblesses. Cette comédie fait le portrait de la société du 17^e, mais la société n'a pas beaucoup changé. On assiste ici à une critique de la mode, du tout pour plaire, du *flash*. Pour moi, la pièce se termine au moment où Monsieur Jourdain devient *mamamouchi*, car il a eu ce qu'il voulait.

En fait, la pièce finit un peu en queue de poisson. Monsieur Jourdain ne sait pas qu'il vient de se faire rouler dans la farine. On sent, en fait, que ça va tout simplement continuer. Dans ce sens, le personnage de Madame Jourdain m'intéresse beaucoup. On la voit souvent comme une ex-paysanne; on la compare à Dorimène, belle jeune veuve élégante. Mais, si Monsieur Jourdain a de l'argent, peut-être Madame Jourdain est-elle bien mise, elle aussi! Et pourquoi ne serait-elle pas intelligente? Elle a les propos les plus sensés de la pièce! Dorimène n'a que le titre de plus qu'elle. Ça devient intéressant si on les fait aussi belles l'une que l'autre, pour souligner encore une fois le seul snobisme de son mari. Madame Jourdain est la plus grande perdante. Elle vit ce jour-là des événements comme il s'en est probablement déjà passé et comme il va encore s'en passer. C'est une fin ouverte, ce qui est rare à cette époque.

Propos recueillis et mis en forme par Louise Vigeant, avril 2009.